

LE JOUR, 1954
12 JUIN 1954

D'UNE ESCADRE ET D'UNE POLITIQUE

Qu'une escadre britannique mouille dans nos eaux, nous y prenons le plus grand plaisir.

Avec ou sans humour, nous pourrions faire nôtre l'enseigne d'un traiteur réputé de Paris annonçant avec magnificence :

“Tout ce qui vient de la mer”.

La mer est notre élément.

Les Libanais ont toujours aimé voir dans leurs rades et leurs ports de beaux navires, battant pavillon ami de préférence. Pour notre part, nous nous souvenons avoir vu ici, tour à tour, le long d'un demi-siècle et plus, à peu près tous les pavillons de l'univers. De toutes les escales du Proche-Orient, de toutes les escales méditerranéennes même, la nôtre, a toujours paru aux amiraux (comme à leurs subalternes de tout rang) une des plus douces.

Les unités britanniques qui nous visitent sont donc les bienvenues. Elles nous rappellent des soirées enchantées des beaux jours de jadis, des jours de paix et de félicité.

Mais, dans la présence d'une flotte britannique à Beyrouth nous trouvons, sur le plan supérieur, la raison d'une méditation sommaire sur ce qui nous paraît être un enseignement et un symbole.

L'Angleterre a deux aspects ; elle est occidentale avec le Royaume-Uni ; elle est universelle avec l'Empire. La politique britannique peut être “occidentale” ; elle peut être “impériale”. Quand elle est occidentale, nous sommes à juste titre, nous, Libanais, à notre aise avec elle, nous qui faisons “entre l'Orient et l'Occident, le lien”. Quand elle est impériale, c'est une autre histoire. Nous redoutons alors les nécessités que l'usage et les commodités de la route imposent à l'Empire britannique.

Le symbole du **“British Council”**, représente à nos yeux, en ce moment, la tendance occidentale ; le symbole de Lawrence (of Arabia) l'autre tendance.

Pour l'Angleterre “occidentale”, nous faisons partie du Proche-Orient classique ; pour l'Angleterre “impériale”, nous nous perdons dans un Middle East vague, dans un Moyen-Orient sans contours, insaisissable comme les mouvements de la mer.

La première Angleterre, l'occidentale, c'est Shakespeare ; la seconde, l'impériale, c'est Kipling. On nous permettra de préférer la première, tout en admirant beaucoup et Kipling et l'Empire.

Pour avoir naturellement le souci de sa position universelle, l'Angleterre ne peut mettre au second plan ses responsabilités européennes et méditerranéennes. Aux Arabes méditerranéens, si elle veut de leur amitié indéfinie, elle doit parler le langage de leur Méditerranée natale plutôt que celui de la mer des Indes.

Or, depuis fort longtemps, c'est l'opposé qui est la règle. L'actuelle et redoutable confusion de l'Afrique avec l'Asie vient, en partie, de là ; de même que la solidarité arbitraire du Maroc de l'Atlantique avec l'Indonésie du Pacifique. Du côté du Maroc, c'est Gibraltar ; du côté de l'Indonésie, c'est Singapour. Les peuples qui vivent entre ces deux pôles ne sont considérés que par rapport au point d'arrivée et au point de départ.

La matière est délicate et pleine de nuances. Elle n'en invite pas moins à la clarté. Il nous est arrivé de penser de la politique britannique à l'égard du Proche-Orient, ce que Lady Macbeth dit d'elle-même, après le drame :

“All the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand”.

Nous voudrions d'une conception britannique plus humaine de la Méditerranée orientale. Nous voudrions d'un retour aux sources de la civilisation de l'Angleterre et de la nôtre...

L'Angleterre et les Arabes méditerranéens y trouveraient ensemble des éléments de paix et de bonheur. A un amiral comme à un ambassadeur britanniques, on peut encore dire cela.